CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA MÉNOPAUSIE, OU CESSATION NATURELLE DES MENSTRUES;

N° 191.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 31 août 1826, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR JOSEPH-PAUL LEFÈVRE, de Morlaix,

Département du Finistère.

Propter solum uterum, mulier est id quod est.

VANHELMONT.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1826.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Suppléant.*
Physiologie	DUMÉRIL, *Examinateur.*
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN fils.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	BERTIN.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU, *Examinateur.* FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND.
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DÉSORMEAUX, *Examinateur.*
Clinique médicale	CAYOL, *Président.* LAENNEC. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON. BOYER. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires

MM. CHAUSSIER, DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, DUBOIS, LALLEMENT, LEROUX, PELLETAN père, PINEL, VAUQUELIN.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Arvers.	Maisonabe.
Breschet.	Moreau, *Suppléant.*
Capuron.	Murat.
Chomel.	Parent du Chatelet.
Cloquet aîné.	Pavet de Courteille.
Coutanceau.	Ratheau.
De Lens.	Richard.
Gaultier de Claubry.	Rullier, *Examinateur.*
Gérardin.	Ségalas, *Examinateur.*
Guersent.	Serres.
Jadioux.	Thévenot.
Kergaradec.	

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE

D'UNE MERE CHÉRIE.

Regrets éternels!!!

A MON BON PÈRE.

Amour filial, éternelle reconnaissance.

A MON EXCELLENT AMI,

MONSIEUR CHARLES BOURGUIGNON,

Pharmacien.

Amitié sincère et inviolable.

J. P. LEFÈVRE.

A MONSIEUR

LE DOCTEUR DE KERGARADEC,

Agrégé en exercice près la Faculté de médecine de Paris, etc., etc., etc.

Hommage de respect et de gratitude.

J. P. LEFÈVRE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LA MÉNOPAUSIE,

OU CESSATION NATURELLE DES MENSTRUES.

Dans les deux sexes, la vie offre des époques où les fonctions présentent des modifications qui, ne s'annonçant pas de la même manière chez l'un comme chez l'autre, ont cependant une égale importance et sont marquées par des caractères qu'on ne peut méconnaître.

Il en est deux surtout chez la femme, qui méritent de la part du médecin la plus grande attention :je veux parler de l'apparition et de la cessation naturelle des règles, ou de la ménopausie (1).

A cette époque, où la nature travaille à donner aux organes de la

(1) L'expression de *ménopausie* a été proposée par M. *Gardanne*, dans son ouvrage sur l'âge critique des femmes. J'ai cru devoir conserver ce mot, composé du grec μὴν, μηνὸς, *règles*, *mois*, et de παῦσις, *cessation*, dérivé de παύω, *je cesse*, *je finis*, *je termine* ; parce qu'il me paraît plus convenable pour indiquer la cessation naturelle de l'évacuation sanguine périodique, que les expressions vagues d'*âge critique*, d'*âge de retour*, etc., etc.

reproduction toute l'énergie, toute la perfection qu'exige cette œuvre importante, la jeune fille offre de très-grands changemens dans sa constitution : « Son corps éprouve une secousse générale, qui va frap- « per avec une force particulière ces deux parties opposées par leur « siége, et différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument « immédiat de l'ouvrage de la génération, et l'autre le nourrit, l'aug- « mente et le fortifie : alors toute la masse cellulaire s'ébranle et se « modifie ; elle s'arrange autour de ces deux centres, d'où elle envoie « ses productions aux divers organes qui leur sont soumis. Les pro- « ductions qui partent du centre supérieur, après avoir arrondi le cou « et lié les traits du visage, vont se perdre agréablement vers les « épaules, et se prolonger vers les bras pour leur donner ces con- « tours moelleux, qui se continuent vers l'extrémité des doigts ; les « productions qui partent de l'autre centre vont modifier à peu près « de la même manière toutes les parties inférieures. Le principe ac- « tif ou force intérieure qui opère ce développement imprime en même « temps aux humeurs un mouvement de raréfaction qui donne à « toutes les parties de la consistance, de la chaleur et du coloris « Tout s'anime alors dans la femme : ses yeux, auparavant muets, ac- « quièrent de l'éclat et de l'expression ; tout ce que les grâces légères « et naïves ont de piquant, tout ce que la jeunesse a de fraîcheur brille « dans sa personne. De ce nouvel état, il résulte en elle une sur- « abondance de vie qui cherche à se répandre et à se communiquer. « Elle est avertie de ce besoin par de tendres inquiétudes et par des « élans qui ne sont que la voix tyrannique et douce de la volupté. « Pour intéresser puissamment toute la nature à sa situation, elle « semble appeler les plaisirs à son secours ; alors tout s'empresse, tout « vole au-devant de la beauté pour la servir et briguer le bonheur de « recevoir ses chaînes. » (Roussel, *Syst. ph. mor. de la femme.*)

Un organe jusqu'alors sans pouvoir s'éveille ; l'utérus irrité par l'influence nerveuse, y appelle une plus grande quantité d'humeur, il se gonfle ; une quantité considérable de sang emplit ses vaisseaux et s'exhale à travers son parenchyme. Alors aussi, et pour la première fois, apparaît

cette éruption sanguine, dont le cours périodique, régulier ou irrégulier, influe si puissamment sur la santé, et dont l'existence est le sceau de la fécondité. Après avoir coulé pendant une trentaine d'années, les menstrues doivent cesser, et la femme se reposer des fatigues de la maternité. La santé dont elle aura joui, les maladies qu'elle aura éprouvées depuis l'établissement du flux menstruel, rendront la cessation de ce flux facile et naturelle, ou bien irrégulière, pénible et accompagnée de symptômes plus ou moins graves.

Lorsque la femme a atteint le but que lui a prescrit la nature, elle perd peu à peu de son éclat; la beauté des formes diminue; et, à la souplesse et à l'élasticité dont elles étaient douées, succède souvent une flaccidité désagréable; l'écoulement sanguin diminue aussi, ne reparaît qu'à de plus longs intervalles, et cesse enfin tout-à-fait.

De la manière dont la femme aura passé cette époque, dépend en grande partie le bonheur des jours qui lui restent encore. Si le changement qui s'opère a lieu conformément aux lois physiologiques, elle peut compter avec certitude sur une longue suite d'années exemptes d'infirmités; mais s'il suit au contraire une marche anormale, ou s'il est précédé de quelques mauvaises dispositions, la santé en reçoit les atteintes les plus graves.

Lorsque aucun accident n'entrave cette époque dangereuse, la femme, en cessant d'être soumise aux influences des organes qui constituent son sexe, prend une forme toute nouvelle; ses fonctions n'ayant plus d'autre but que sa conservation, elle vit toute entière pour elle-même, et finit par acquérir un degré de force qu'elle n'avait point auparavant. « C'est ainsi, dit l'Anglais *Fothergill*, que l'on voit des com-« plexions frêles et délicates ou singulièrement affaiblies, se trouver « jouir des dons précieux de la santé après la cessation absolue des « menstrues. » Mais quand cette cessation est précédée de quelques désordres, ou accompagnée d'accidens, la vie de la femme pendant de longues années n'est plus qu'un fardeau accablant, qu'un effort continuel peut seul lui faire supporter, si elle ne succombe promptement à l'excès de ses souffrances.

Il résulte de ces différens états dans lesquels peut se trouver la femme, que la ménopausie n'est point une maladie par elle-même, que c'est un effet aussi naturel que la chute des cheveux, des dents, etc., causé par les progrès de l'âge; qu'en un mot, elle n'est point *nécessairement* dangereuse, et, s'il arrive que ce changement devienne l'occasion de maladies, on en trouve la raison dans le vice particulier des organes ou dans leur défaut de rapports que des circonstances dépendantes de ces maladies ont pu produire.

Des considérations prises de la manière dont s'opère l'évacuation menstruelle, et de la nature du sang qu'elle fournit, peuvent corroborer l'opinion qui fait juger la ménopausie exempte par elle-même de graves inconvéniens.

Le sang menstruel est versé par la surface interne de l'utérus, et surtout par celle du corps de cet organe, qui alors entre dans un véritable état d'érection, de turgescence, que *Mauriceau* et d'autres ont reconnu. Cet écoulement n'est donc point le produit, ainsi qu'on le pensait jadis, d'un amas de sang formé successivement dans la cavité de l'utérus, et qui, à égales distances fluait comme par regorgement ou par l'effet de l'irritation qu'occasionnait sa présence.

Quant à la nature du sang menstruel, il est aujourd'hui reconnu aussi pur, aussi incapable de nuire, lorsqu'il n'a pas reçu d'altération, que celui qui circule dans le reste de l'économie. De ces considérations découle une preuve certaine que la ménopausie, ne se rencontrant point avec des dispositions défavorables, ne peut être suivie d'accidens.

Quelquefois il arrive néanmoins que les menstrues sont chargées de qualités pernicieuses; mais alors la cause en est aux humeurs étrangères qui peuvent s'y trouver mêlées, ou à un état maladif de l'organe qui les excrète. C'est ce qui a fait penser à *Fothergill*, « qu'il est des « circonstances où la nature, cherchant à se débarrasser de la présence « d'un fluide superflu ou d'une matière hétérogène nuisible, se sert du « flux périodique comme d'un véhicule pour le transmettre au-dehors. »

Quant aux altérations que le sang menstruel éprouve de la part de la matrice, elles sont dues à des écoulemens résultant eux-mêmes d'une irritation particulière de cet organe.

Age auquel survient la ménopausie. L'influence de la température sous laquelle nous vivons, soit à l'égard du tempérament, soit relativement aux maladies, assigne à notre manière d'être un certain milieu entre les peuples qui habitent des climats opposés au nôtre, et fixe également un terme moyen pour l'apparition et la cessation du flux menstruel chez la femme. Dans nos climats, cette évacuation sanguine paraît vers l'âge de douze ans, et se supprime vers celui de quarante-cinq à cinquante; mais cette suppression arrive plus tôt dans les régions où la température est plus élevée, chez les femmes des grandes villes, livrées à la vie molle et oisive de la société, et qui ont été élevées avec toute la délicatesse que procure l'opulence. En effet, on en voit qui *perdent* de bonne heure, et ce sont ordinairement celles chez qui la première apparition des règles a été précoce, et même quelquefois celles chez qui elle a été tardive, tandis que certaines femmes jouissent de la faculté d'être réglées jusque dans un âge très-avancé.

On doit en général se méfier des écoulemens sanguins qui ont lieu après l'âge de cinquante ans; car le plus souvent ces prétendues menstruations sont un véritable état de maladie, dont on doit chercher à déterminer la cause, afin de pouvoir combattre les effets avec avantage.

Causes de la ménopausie. Selon *Astruc*, le déssèchement, le racornissement de la matrice et des vaisseaux qui l'arrosent, suivent la condition des mamelles qui s'affaissent et se flétrissent chez la femme à cette époque de la vie où elle devient inutile pour l'espèce. « Alors, « dit-il, *les appendices veineuses*, destinées à verser le sang dans l'in- « térieur de la matrice, resserrées qu'elles sont, ne peuvent plus s'ou- « vrir ni pour recevoir le sang qui y est détourné, ni pour le laisser « s'épancher dans la cavité de la matrice; et ainsi l'appareil et le mé-

« canisme nécessaires pour la menstruation manquent totalement. » Ces appendices, dont parle *Astruc*, naissent suivant lui des points de réunion des anastomoses veineuses, et ne sont guère sensibles, même d'après son aveu, que dans les femmes grosses, ou qui viennent d'accoucher, et seulement dans la région où était attaché le placenta : c'est ce qui a fait dire à *Roussel* que ces appendices n'étaient que des débris de cotylédons qui formaient et maintenaient cet organe temporaire à une des surfaces de la cavité de l'utérus.

Les artères de la matrice, dit *Haller*, ayant acquis trop de rigidité, ne peuvent plus s'étendre, et offrent plus de résistance au sang envoyé par le cœur.

Suivant M. *Gardanne*, l'afflux du sang vers l'utérus à l'âge de la puberté, serait produit par la présence d'une humeur prolifique, d'un *aura seminalis*, qu'il nomme le *moteur séminal*. « Ce moteur sémi- « nal, dit-il, agissant avec plus ou moins de force, attire plus tôt ou « plus tard, et insensiblement, le sang dans le corps de l'utérus, « jusqu'à ce que cet organe, se trouvant incommodé et par la pré- « sence et par le poids du liquide, s'irrite, se contracte, et laisse « alors échapper le flux comme par regorgement à travers les pores de « sa membrane muqueuse. »

Si ce principe, ce moteur séminal, est la cause de l'écoulement sanguin périodique, son absence doit nécessairement entraîner la ménopausie ; et ainsi, la cause de la cessation des menstrues, toutes choses égales d'ailleurs, dépendra du même agent que celle qui les avait fait naître. Cette hypothèse, au moins singulière, a été combattue par MM. *Demangeon* et *Delondre* ; mais à qui peut espérer de soulever le voile qui cache les secrets de la nature ? ils ont été, et probablement ils seront toujours soustraits à l'avide curiosité de l'homme, qui s'imagine saisir ce dont il s'éloigne le plus souvent en voulant expliquer ce qu'on ne peut, ce qu'on ne doit qu'observer.

Symptômes locaux. Lors même que la ménopausie s'opère le plus régulièrement possible, elle est accompagnée presque toujours de

quelques légers accidens. « Dans le plus grand nombre de cas, dit le « professeur *Moreau de la Sarthe*, le tempérament change, l'utérus « n'a plus autant d'activité, ses irradiations diminuent de force, ce « foyer s'éteint d'une manière insensible ; et, en perdant cette vitalité « surabondante qui lui imprimait un caractère si remarquable, il re- « vient à sa vie locale et bornée, sans porter une atteinte profonde à « la santé. »

La cessation naturelle de l'évacuation sanguine périodique ne s'opère pas d'une manière instantanée, à moins qu'elle n'ait lieu à la suite de quelques accidens, comme une chute, une peur, un refroidissement subit, une grande maladie, une affection morale profonde, etc.

La nature prend le soin d'avertir la femme long-temps auparavant, du changement important qui va se faire en elle, par une diminution graduée des règles et par un intervalle plus prolongé entre chacune des époques où elles doivent apparaître. *De Haller* dit avoir vu « que « déjà, vers l'âge de trente ans, les femmes perdent quelque chose « de blanc par le vagin, et deviennent stériles ; qu'à quarante ans, « un peu plus tôt, un peu plus tard, il arrive un trouble dans l'ordre « et les périodes de l'évacuation menstruelle, de manière qu'à cette « époque, il y a souvent des alternatives de grandes pertes et de lon- « gues suppressions ; qu'enfin les menstrues cessent totalement vers « l'âge de quarante-cinq à cinquante ans, et qu'alors les femmes de- « viennent impropres à perpétuer l'espèce. »

Les changemens qui surviennent aux organes de la génération ne se font pas non plus d'une manière brusque et subite. L'utérus acquiert un volume plus considérable, sa cavité s'agrandit ; les vaisseaux qui l'arrosent augmentent de capacité ; l'orifice de son col s'entr'ouvre légèrement, on en sent mieux les déchirures chez la femme qui a été mère ; son tissu est beaucoup moins dense, les sinus utérins plus faciles à apercevoir ; mais ensuite, par les progrès de l'âge, cet organe éprouve d'autres modifications. On remarque une diminution dans l'écoulement sanguin, qui se manifeste plus souvent que de coutume, ou ne

survient qu'à des époques très-éloignées, et après avoir paru tout-à-fait supprimé ; d'autres fois il est remplacé par un écoulement blanc, que l'on doit respecter s'il n'occasionne que peu d'accidens, la nature employant souvent ce moyen pour rendre ce changement moins brusque. Quand l'utérus cesse de produire le flux menstruel, il commence à perdre les propriétés qui le rendaient propre à la génération; ses vaisseaux se flétrissent; il tend à s'atrophier; la masse des forces des autres organes s'accroît au détriment de celles qu'il perd, et suivant la remarque de *Bordeu*, il s'éteint insensiblement, et finit par rentrer dans la classe de ceux dont les seules propriétés sont de participer à la vie commune; mais ce n'est qu'après bien des oscillations ou des alternatives de repos et d'exaltation d'action, qu'il parvient enfin à un calme désirable.

Symptômes généraux. Très-souvent, lors de la ménopausie, les changemens qui arrivent se manifestent d'une manière insensible, et ils se sont opérés sans que les femmes s'en soient aperçues. A mesure que la quantité de sang est moins abondante, la plupart des excrétions augmentent dans le même rapport: les urines sont plus copieuses; les fonctions perspiratoires, plus actives; les déjections alvines participent de cet état général. Mais très-souvent aussi on observe un malaise, des douleurs d'abord vagues, mais qui pour l'ordinaire finissent par se fixer dans la région lombaire; des engourdissemens dans les membres, une fatigue très-grande après un léger exercice; des bouffées de chaleur, qui se portent à la tête, symptôme qui, suivant M. *Désormeaux*, serait dû à la pléthore sanguine, qui est la suite ordinaire de la cessation naturelle des menstrues. D'autres fois ce sont des flatuosités incommodes, des distensions gazeuses des intestins, un resserrement spasmodique du rectum, ou des spasmes douloureux de l'utérus, qui affectent le travail de l'accouchement, ou qui produisent les sensations les plus insolites; les seins deviennent aussi plus tendus, et font éprouver une sensation de picotemens; quelquefois aussi les

femmes ont des dégoûts, des fantaisies bizarres, des nausées et même de fréquens vomissemens ; souvent alors les parties génitales externes éprouvent une tuméfaction considérable, etc. Il est encore un grand nombre de maux qui sont dûs à la ménopausie, tels sont ceux qui dérivent d'une trop grande susceptibilité nerveuse, ou, pour mieux dire, de la susceptibilité déjà existante et inhérente à la constitution de certaines femmes. Cet état est quelquefois borné à ce qu'on appelle *vapeurs*, d'autres fois il donne lieu au développement de l'hystérie, de l'hypochondrie et de la mélancolie.

Diagnostic. La ménopausie doit être distinguée de l'aménorrhée, soit que celle-ci ait lieu par suite de *maladies*, soit qu'elle ait lieu par suite de la *grossesse*.

Dans la suppression par maladie, comparée avec la cessation naturelle des règles, l'on voit que la première peut survenir à tout âge, la seconde n'a ordinairement lieu que de quarante-cinq à cinquante ans; la suppression morbifique est subite, *absolue*, tandis que la cessation naturelle n'arrive que peu à peu, et souvent d'une manière irrégulière : la suppression par maladie a presque toujours des suites fâcheuses ; la cessation naturelle, quand elle marche sans complication, est, pour l'ordinaire, exempte d'accidens graves.

Les causes et les signes commémoratifs des maladies serviront encore à établir cette distinction.

Il est bien plus difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer dans le commencement la ménopausie de l'aménorrhée par suite de la grossesse; ce n'est qu'avec le temps que ces deux états présentent quelques différences qu'on peut saisir avec quelque facilité. « Ce n'est pas « qu'on sache bien, dit le célèbre *Astruc*, qu'en général, dans la gros- « sesse, les femmes ont des dégoûts, des fantaisies, des maux de cœur, « et même des vomissemens ; que les seins deviennent alors plus pleins, « plus fermes, plus tendus, et le ventre au contraire plus plat, « plus affaissé, etc. Mais on sait aussi que ces accidens, ou du moins

« des accidens assez approchans, arrivent quelquefois dans la cessa-
« tion naturelle des règles, lorsque cette cessation est laborieuse. Ce-
« pendant cette incertitude, quelque illusion que l'on se fasse, ne sau-
« rait durer long-temps, et le quatrième et le cinquième mois apportent
« des éclaircissemens certains ; car à cette époque, l'on sent remuer
« l'enfant, et l'on ne peut plus contester la réalité de la grossesse ; ou
« on ne le sent point remuer, et l'on est forcé d'avouer qu'il n'y a point
« de grossesse et seulement cessation des règles. »

Ce signe, qui paraît à ce médecin célèbre d'une valeur extrême, présente beaucoup d'incertitude ; car les tumeurs fibreuses qui se développent à la surface interne de l'utérus, ou entre cet organe et la tunique péritonéale, peuvent simuler la présence d'un fœtus pouvant, comme lui, subir divers mouvemens, quand elles ne sont adhérentes au corps de la matrice que par un pédicule étroit. La présence d'hydatides dans la cavité de l'utérus, soit que ces vers soient en grappe, tenant par leurs pédicules à une tige commune, ou qu'ils soient isolés, roulans ; les polypes mous, vésiculeux, qui se développent dans ce viscère, etc., sont autant de maladies qui peuvent induire en erreur. Les contractions spasmodiques de l'utérus et des intestins trompent beaucoup de femmes, parce qu'elles s'imaginent avoir ressenti les mouvemens du fœtus. M. le professeur *Dubois* rapporte qu'ayant appliqué la main sur l'abdomen d'une femme qui se croyait au cinquième mois de sa grossesse, il sentit ces mouvemens spasmodiques, qu'il prit pour ceux de l'enfant.

M. *Chambon* a cru pouvoir affirmer qu'il y avait grossesse, quand il a pu constater la présence d'un mucus blanc, d'une odeur particulière, d'une consistance pellucide qui bouche l'utérus, et que sécrètent les follicules muqueux qui garnissent l'orifice de cet organe. Mais cette pellicule peut être produite par tout autre cause que celle qu'il admet ; et les follicules muqueux de la matrice et de son orifice, stimulés par une toute autre irritation, peuvent secréter un mucus semblable. D'ailleurs, il est évident que ce moyen est insuffisant, et qu'il peut être dangereux d'y avoir recours.

M. *de Kergaradec* a eu l'heureuse idée d'appliquer au diagnostic de la grossesse l'emploi de l'auscultation, que l'on pratique, soit en posant l'oreille sur la paroi de l'abdomen, soit, ce qui vaut encore mieux, au moyen du stéthoscope.

L'auscultation fait reconnaître deux phénomènes distincts, 1.° des pulsations doubles, plus fréquentes que celles des artères de la mère, et qui sont évidemment produites par la contraction du cœur du fœtus; 2.° un bruit de *soufflet* parfaitement isochrone au pouls de la mère. Ces deux sortes de bruit se font entendre dans des lieux différens et souvent fort éloignés l'un de l'autre. Leur siége n'a rien de fixe, et il faut explorer tous les points de la surface abdominale pour les rencontrer. Le bruit de soufflet ne change pas de position; le lieu où les doubles pulsations se font entendre peut varier, et varie en effet selon que le fœtus change de situation. Ces pulsations doubles ont reçu le nom de *pulsations fœtales;* le bruit de soufflet a été appelé *frémissement placentaire,* parce que M. *de Kergaradec* pense qu'il a lieu au point d'insertion du placenta à la matrice, et qu'il est produit soit par la circulation placentaire, soit par le passage du sang de l'utérus au placenta. L'expérience a prouvé que ce signe est le seul constant, le seul particulier à l'état de grossesse, tous les autres pouvant être incertains ou communs aux deux états, et que cette méthode ingénieuse, appliquée au diagnostic de la suppression menstruelle par grossesse, d'avec la ménopausie, peut prévenir de graves erreurs.

Maladies qui s'observent ordinairement à l'époque de la ménopausie.

J'ai dit précédemment que lors de la cessation de l'écoulement sanguin périodique, un changement général s'opérait dans l'économie de la femme, que ce changement était souvent insensible; mais aussi qu'il pouvait être marqué par divers accidens, qui n'ont dans quelques circonstances aucun rapport avec des causes connues, et ne dépendent que d'un état particulier et caché de l'utérus. « On dirait que, « sur le point de perdre son importante influence, cet organe ras-

« semble ses forces ; et faisant un dernier effort pour sortir du trouble « dans lequel il se trouve, il dirige au hasard son reste de puissance, « et donne lieu aux anomalies étonnantes, aux accidens variés, si « remarquables chez un grand nombre de femmes. » (*Béclard.*)

La métrorrhagie, la leucorrhée, la métrite, l'ulcère, le squirrhe, le cancer, les tumeurs ascitique, hydatique et sanguine, etc., sont les maladies qui compliquent, dans la plupart des cas, la marche de la ménopausie, affections dont le traitement demande le plus grand discernement de la part du médecin, et qui, dans quelques cas malheureux, sont tellement au-dessus des ressources de l'art, qu'on ne peut les traiter que par des remèdes palliatifs.

Je n'ai point la prétention de décrire ici les maladies que je viens d'énumérer ; le peu de temps qui me reste ne me le permettrait pas ; il me suffira donc d'en donner une très-légère esquisse.

Hémorrhagie. La disposition aux hémorrhagies n'est point essentiellement liée à une constitution forte et pléthorique, si d'ailleurs elle est accompagnée d'une vie calme, sans excès, sans passions; lorsqu'au contraire cette disposition a été secondée par une grande sensibilité de l'utérus, soit constitutionnelle, soit acquise par l'abus des plaisirs de l'amour, l'onanisme, de fréquens abandons aux passions violentes, aux affections tristes de l'âme, par l'habitude de la bonne chère, l'abus des liqueurs spiritueuses, etc., etc., alors son influence sur les pertes de sang est des plus remarquables, et les produit souvent pour les causes les plus légères.

De toutes les hémorrhagies qu'on observe chez les femmes parvenues à l'âge critique, il n'en est point de plus commune que l'hémorrhagie utérine ou métrorrhagie.

Il arrive quelquefois que, dans cette hémorrhagie, le sang sort en petite quantité, et que cette excrétion se prolonge long-temps et devient même continuelle. D'autres fois, l'éruption est prompte, et le sang s'échappe en quantité si considérable, que dans un temps très-court, la femme éprouve des défaillances ; elle est abattue, son

visage devient d'une pâleur extrême, son corps se resserre, sa surface se couvre de sueur, ses extrémités se refroidissent, etc. Ces hémorrhagies graves sont moins sujettes à se renouveler, la frayeur qu'elles inspirent force la femme à adopter un régime, et à réformer son ancienne manière de vivre.

Considéré en lui-même sous le rapport de ses qualités, le sang qui s'écoule dans la métrorrhagie peut être rouge ou noir, liquide ou caillé, pur ou mêlé avec diverses humeurs. Le plus souvent il est homogène, parce qu'il s'est coagulé à fur et à mesure qu'il a été excrété; mais lorsqu'il a été rejeté tout-à-coup en grande abondance, il peut offrir une séparation de ses élémens, semblable à celle que présente le sang tiré des veines.

La métrorrhagie peut offrir des phénomènes particuliers à raison des conditions spéciales dans lesquelles elle a lieu, selon, par exemple qu'elle paraît due à un excès de force ou a un état de faiblesse. Dans le premier cas, où la métrorrhagie peut être appelée *active*, le sang s'échappe rapidement, il est vermeil, se coagule promptement, et à mesure qu'il s'écoule, les signes de la congestion locale disparaissent, la chaleur revient aux extrémités, etc.

La métrorrhagie due à un excès de faiblesse ou *passive*, ne survient que chez les femmes d'une constitution faible qui sont dans un état de cachexie générale; la débilité peut même n'exister que vers l'utérus, et la femme être d'ailleurs assez bien portante.

Cette espèce d'hémorrhagie dans laquelle le sang coule sans douleur, sans faire éprouver le sentiment obtus d'une pléthore locale, est la plus fâcheuse. La saignée n'est point ici, comme dans la métrorrhagie active, une circonstance qui suspende les symptômes de cette affection; souvent même elle résiste d'autant plus aux moyens qu'on lui oppose qu'elle a déjà persisté plus long-temps, et que la quantité de sang écoulé est plus grande.

Il arrive quelquefois dans la ménopausie que la turgescence ne se borne pas aux vaisseaux de la matrice; tout le système veineux abdominal peut être affecté, et il survient un flux hémorrhoïdal qui, tant

qu'il est modéré, doit être regardé comme avantageux, pouvant rappeler les forces vers ce point, et prévenir des congestions vers d'autres organes. On doit ranger ce flux parmi les maladies qu'il est dangereux de guérir.

La métrorrhagie produite par l'ulcération cancéreuse du corps ou du col de la matrice est la plus funeste dont la femme puisse être atteinte. Cette hemorrhagie symptomatique est au-dessus des ressources de l'art.

Leucorrhée. Cette affection appelée par les femmes *pertes blanches, écoulement blanc,* n'est guère moins fréquente que la métrorrhagie au temps où arrive la ménopausie : à cette époque, elle doit être respectée. Quelquefois les femmes prennent pour des flueurs blanches des écoulemens qui proviennent d'un ulcère de la matrice ou du vagin ; mais ceux qui dépendent uniquement des fonctions sécrétoires de la membrane muqueuse du canal de règles, se distinguent assez facilement de cette sanie plus ou moins épaisse d'une couleur ou verte ou rougeâtre, d'une odeur *sui generis*, désagréable, et dont la sortie est accompagnée d'une douleur dans les lombes et les aines ; d'élancemens qui partent du fondement, du gonflement et de l'ulcération du col de l'utérus; tous symptômes qui supposent une altération organique de ce viscère.

Si l'on considère la matière de l'écoulement, ses diverses qualités, son existence périodique ou continue, il sera facile d'en reconnaître plusieurs espèces.

Le flux leucorrhoïque qui commence lorsque l'évacuation sanguine périodique éprouve de la diminution, et qui augmente à mesure que celle-ci perd de sa quantité, comme pour lui servir de supplément, se montre ordinairement aux mêmes époques et dans des proportions équivalentes aux menstrues.

Les flueurs blanches n'offrent alors qu'un fluide visqueux, transparent, plus souvent opaque, blanchâtre, comme albumineux, et d'une odeur peu prononcée. Cet écoulement est rarement suivi d'inconvéniens, à moins que sa durée ne soit trop longue, qu'il ne soit trop

abondant et que quelques fonctions, surtout celle de la digestion, n'en soit troublée.

Un autre écoulement, que l'on peut regarder comme une deuxième espèce, ne se présente pas avec des caractères aussi favorables. Sa marche est irrégulière et il semble provenir d'un amas de matières conservées quelque temps dans la cavité de l'utérus, et que cet organe, fatigué de leur présence ou irrité par une tout autre cause, verse au-dehors comme par flots et à des distances variées.

Enfin, il en est une autre espèce plus fréquente que chacune des deux autres, qui s'observe principalement dans les villes chez les femmes délicates et irritables, et qui est remarquable par sa continuité, due, suivant toutes les apparences, à l'atonie des parties qui fournissent ce flux.

Cette continuité désespérante anéantit en général les forces, l'énergie et toutes les autres facultés de la femme chez laquelle il se manifeste.

Le jugement qu'il convient de porter sur la terminaison et les conséquences de la leucorrhée, varie autant que la nature et les différences de ce flux lui-même. Rarement il peut être favorable lorsqu'il existe depuis long-temps, que les forces sont abattues, et lorsque le fluide qui le constitue commence à s'altérer.

Métrite. L'inflammation de l'utérus peut encore compliquer d'une manière fâcheuse la marche de la ménopausie, mais presque toujours elle se montre sous forme chronique. Elle peut, comme la métrite aiguë, occuper la totalité de la matrice, ou être bornée à son col, succéder à cette inflammation ou bien être primitive. Dans ce dernier cas, elle est due à la présence d'un corps étranger, tel qu'un pessaire, surtout lorsqu'il est recouvert de substances âcres; à une métastase dartreuse ou rhumatismale : souvent elle survient sans causes évidentes qui puissent l'expliquer; on a pensé qu'elle pouvait être produite par le vice vénérien.

La métrite chronique a pour principal symptôme une douleur pro-

fonde dans la région hypogastrique, d'où elle se propage aux lombes, aux aines, aux cuisses, et, suivant quelques auteurs, aux mamelles. Cette douleur est *gravative* et augmente par la station prolongée, par la marche et surtout par le coït. Un écoulement d'un mucus blanc, opaque, inodore, a lieu par le vagin ; une hémorrhagie plus ou moins considérable peut l'accompagner ; mais ceci n'a lieu que dans quelques cas assez rares ; ces cas exceptés, la plupart des malades conservent leur coloris, leur embonpoint et même leurs forces.

Quand la maladie est bornée au col, l'utérus n'est pas sensiblement plus lourd qu'à l'ordinaire, et il conserve sa mobilité ; mais le museau de tanche est presque constamment changé, et offre une mollesse remarquable ; le toucher provoque de la douleur ou exaspère celle que la malade éprouve habituellement. Si l'inflammation occupe le corps de la matrice, le poids de cet organe est augmenté ; par l'exploration de l'hypogastre, on distingue une tumeur arrondie, qu'on reconnaît pour lui appartenir. Si son fond seul en est atteint, le contact du doigt sur le museau de tanche ne provoque pas de douleur ; mais les mouvemens d'élévation et d'abaissement qu'on produit avec le doigt introduit dans le vagin, en donnent constamment.

La marche de cette affection est lente et se prolonge souvent pendant plusieurs années, sans qu'on s'aperçoive de changemens notables dans les symptômes ou dans la lésion locale que le toucher fait reconnaître. Sa terminaison est souvent favorable ; mais quelquefois aussi l'ulcération et la dégénérescence cancéreuse en sont la suite.

Ulcère. L'ulcère de la matrice est une des affections les plus fréquentes et les plus graves qui attaquent cet organe, tant par les difficultés de son traitement, que par les douleurs atroces et les dangers qui la suivent.

L'ulcère de la matrice peut avoir son siége dans le fond ou les parois de cet organe ; mais il attaque de préférence son col. Sans le toucher, il est difficile de reconnaître cette maladie. L'ulcère est léger, superficiel, ressemblant à une excoriation, à des aphthes, ou bien il est

profond, sordide, rongeant ; sa forme est très-irrégulière, et au toucher l'on ne sent que des tubercules, les uns durs, d'autres mous, de forme et de grosseur variables. L'ulcère est pour l'ordinaire la terminaison d'une autre maladie, surtout d'une inflammation qui, finissant par la suppuration, laisse facilement s'ulcérer des parties constamment abreuvées d'humeurs, et jouissant d'une chaleur considérable; ceci a particulièrement lieu quand la malade est infectée d'un vice constitutionnel ou acquis.

Les symptômes qui manifestent sa présence sont : une chaleur mordicante, une douleur âcre et pongitive, augmentant d'intensité si la malade veut satisfaire au devoir conjugal ; l'écoulement d'une sanie de couleur variée, d'une odeur fétide : cette sanie, qui découle continuellement et toujours dans les mêmes proportions, se distingue par là des simples écoulemens séreux. Ces signes annoncent un mal déjà ancien, parce que le plus souvent les femmes ne se décident à appeler un médecin qu'après avoir essayé des conseils et des recettes de commères.

Squirrhe. Lorsque l'ulcère de la matrice fait des progrès, les parties environnantes augmentent de volume, se désorganisent et deviennent le siége d'une induration, produite, suivant MM. *Breschet* et *Ferrus*, par l'exhalation et le séjour d'une matière albumineuse concrescible dans les alvéoles du tissu utérin par suite de l'irritation.

Cette induration, qu'on a nommée *squirrhe*, peut attaquer le corps et le col de la matrice isolément, ou bien toutes ces parties en même temps ; ce squirrhe peut rester indolent plus ou moins long-temps, et la douleur qui s'y était développée spontanément peut se calmer.

Si la tumeur squirrheuse est vers le col, le toucher la fera reconnaître ; lorsqu'elle est volumineuse et qu'elle attaque le corps de la matrice, on peut encore la distinguer par le toucher, la main appliquée sur la région hypogastrique et exerçant une pression qui se rapporte à l'extrémité du doigt placé dans le vagin vers l'orifice de l'utérus.

Lorsque le squirrhe est indolent, il ne cause d'accidens qu'en raison de son poids et de son volume; la femme repugne à se livrer aux plaisirs de l'amour; dans la station, elle sent un poids énorme dans l'hypogastre; la locomotion s'exerce avec difficulté; il existe dans tout le corps une espèce de torpeur, d'indolence; le ventre est tuméfié; des engourdissemens, des tiraillemens se font ressentir dans les aines, les cuisses; la vessie et le rectum sont comprimés; l'excrétion de l'urine et les gardes-robes sont difficiles.

Cancer. On donne ce nom aux indurations de la matrice, lorsque l'inflammation s'empare de la tumeur et en produit la dégénérescence; des douleurs vives s'y développent; elles sont lancinantes, et les malades les comparent à celles que produirait la pointe d'une aiguille ou des coups de canif; la tumeur squirrheuse se ramollit; cette dégénération présente l'aspect lardace ou grisâtre, ou devient diffluente, lactescente ou semblable à la substance cérébrale étendue d'eau; une sanie fétide d'une couleur variée, parfois mêlée de stries sanguinolentes ou de flocons charnus putrides, s'écoule de la surface de l'ulcère, dont les bords deviennent durs, calleux, et se renversent. Lorsque le col de la matrice est le siége de la tumeur cancéreuse, on sent alors sur l'orifice des ulcérations de formes irrégulières, des sinuosités desquelles s'élèvent quelquefois des végétations fongueuses et putrides; la chaleur est mordicante, et la douleur, ainsi que je l'ai dit, offre un caractère particulier. Vers la fin de cette affection, l'érosion des vaisseaux produit de temps en temps des hémorrhagies graves. Ces vaisseaux sont les parties qui survivent le plus long-temps à la désorganisation de l'utérus, et le plus souvent ils augmentent de volume.

Il est des circonstances où les hémorrhagies qu'on pourrait soupçonner être le produit de l'érosion des vaisseaux ne sont que l'effet d'une véritable exhalation sanguine: ces hémorrhagies sont alors annoncées, quelque temps à l'avance, par un malaise particulier, une chaleur passagère et une sorte de pesanteur dans les lombes. Ces écoulemens sanguins sont suivis d'une diminution momentanée dans

les souffrances ; mais ils affaiblissent considérablement la malade.

« Un des résultats les plus fréquens, tant du cancer des mamelles « que de celui de la matrice, a dit le professeur *Béclard*, est l'œdé- « matie compliquée de phlegmons ou d'érysipèles, qui s'empare du « membre le plus voisin ; on peut même regarder cet accident consé- « cutif comme le plus funeste, ou plutôt comme le plus heureux, « puisqu'il annonce la fin prochaine de la malade et le terme de ses « souffrances. »

Tumeurs de l'utérus. L'accumulation d'un liquide dans la cavité de l'utérus peut être plus ou moins considérable : cet organe était tellement distendu, dans quelques cas, que la tumeur qu'il formait avait été prise pour une véritable ascite. Ces tumeurs simulent souvent les phenomènes de la grossesse; mais le développement rapide de la matrice, l'absence des mouvemens de l'enfant, et mieux encore du bruit de la circulation fœtale et placentaire, peuvent servir à établir le diagnostic d'une manière presque certaine.

Les observations faites pendant la vie ou après la mort ont fourni, chez quelques femmes, plusieurs exemples de collections aqueuses, hydatiques ou sanguines dans l'utérus, et dont la ménopausie avait été la cause occasionnelle.

Hydromètre ascitique. Une pareille maladie ne peut se concevoir, sans que l'on suppose un vice essentiel des vaisseaux lymphatiques absorbans, et conséquemment une augmentation de la sécrétion qui se fait naturellement par la surface de la cavité de l'uterus, et l'occlusion de son orifice inferieur; cette occlusion peut être due à differentes causes, telles que la dégénérescence de l'orifice en un ligament solide imperméable, ou bien à une membrane, un amas d'hydatides, un polype, de la mucosité épaissie. Quant à l'augmentation de sécrétion qui s'opère par la membrane interne de l'utérus, il est impossible d'en assigner les causes.

Des médecins même, dans ces derniers temps, ont nié l'existence de cette hydropisie, et ils pensent que ce n'est probablement qu'une grande hydatide, ou une collection de sérosité, formée dans l'intérieur des membranes après la mort et la destruction du fœtus; mais elle a été rigoureusement prouvée par l'ouverture des cadavres, et par l'exemple des femmes qui se croyaient enceintes, et qui n'ont rendu par le vagin qu'une grande quantité d'eau. *Fernel* rapporte qu'une femme atteinte de cette maladie remplissait chaque mois, à l'époque de la menstruation, plusieurs vases; après cette évacuation, la tumeur que formait l'utérus s'affaissait, pour ensuite reparaître le mois suivant.

Les auteurs ont attribué à cet amas séreux différentes causes, dont les principales sont : 1.° le passage du liquide de l'abdomen dans la matrice au moyen des trompes de cet organe, c'est le sentiment de *Fernel;* 2.° un kyste formé accidentellement et exhalant ce fluide; 3.° des hydatides; 4.° de faux germes, lorsque le produit de la conception vient à dégénérer dans le premier temps. « Mais si cette cause « était réelle, dit M. *Gardien,* l'utérus étant moins propre, durant le « temps critique, à l'exécution de divers actes relatifs à la reproduction, « ces épanchemens devraient avoir lieu plus fréquemment dans cet « âge, parce que les fonctions de la matrice sont plus souvent dé- « rangées. »

Cette maladie, sous le rapport des symptômes, offre deux variétés bien distinctes : elle est permanente ou périodique. M. le professeur *Désormaux* appelle cette hydropisie *permanente* quand la collection de sérosité continue jusqu'à la mort, ou est évacuée pour ne plus se reproduire. Il la nomme *périodique* ou *fugace*, quand le liquide s'évacue à des intervalles réguliers ou irréguliers.

Hydromètre hydatique. Cette affection peut se rencontrer chez les filles comme chez les femmes; on la rencontre bien plus souvent chez celles qui ont eu des enfans, et surtout vers l'âge de la ménopausie. Les hydatides peuvent se développer dans la paroi de l'utérus ou dans

la cavité même de cet organe; elles peuvent être agglomérées en grappes ou isolées, roulantes. On n'a de certitude sur la présence de ces vers dans la matrice qu'autant qu'il s'en échappe quelques-uns ; ce qui arrive assez fréquemment quand ils sont isolés.

On a des exemples d'hydromètre hydatique pouvant durer quelques années. Les femmes éprouvent dès le commencement de cette maladie, la plupart des symptômes qui accompagnent la grossesse ordinaire ; les signes rationnels qui pourraient indiquer sa présence sont fort obscurs. Suivant le professeur *Percy :* « Deux symptômes paraissent spécialement affectés à cette espèce de maladie. « Il existe une alternative de petites pertes rouges et aqueuses qui « commencent chez la plupart des femmes dès le deuxième mois, et « continuent à de plus ou moins longs intervalles, jusqu'à l'époque « de la parturition : le col reste constamment béant et ne change « point de forme. »

Tumeur sanguine. Une collection sanguine peut aussi avoir lieu dans la cavité de l'utérus. Il me suffira de citer une observation extraite de l'excellente thèse de M. *Jalon.* (Essai sur l'âge critique des femmes.)

« Mademoiselle Masson cesse d'être réglée à cinquante-deux ans; « immédiatement après la dernière évacuation, la matrice s'élève « dans l'hypogastre sans causer de douleur ni d'autre incommodité « qu'une incontinence d'urine, qui peut-être ne tenait pas à cette « maladie; la tumeur s'étend rapidement, excite un sentiment de « pesanteur dans le bassin, remplit la cavité abdominale; trouble les « fonctions digestives et respiratoires, produit l'œdématie des ex- « trémités inférieures et donne la mort. L'autopsie cadavérique a fait « voir une collection sanguine assez considérable dans la cavité de « l'utérus et un amincissement extraordinaire des parois de cet « organe. »

Affections générales. Si l'on considère les rapports sympathiques de l'utérus avec toutes les fonctions de l'économie animale, on conçoit

sans peine les nombreuses maladies qui peuvent se manifester à l'époque de la ménopausie. L'influence, toute puissante de cet organe, explique les innombrables accidens nerveux qui viennent compliquer cette époque, comme l'hypochondrie, la mélancolie, l'hystérie, etc., enfin toutes les maladies dépendantes d'une grande susceptibilité nerveuse. A ces phénomènes nerveux viennent s'en joindre d'autres d'une nature différente, et il n'est point rare de voir des femmes, à l'approche de la cessation naturelle des menstrues, être affectées de prurigo et d'autres éruptions dartreuses au pourtour de la vulve, et de ressentir dans cette partie, alors considérablement tuméfiée, un prurit tel, qu'elles désirent avec ardeur l'acte de la copulation; quelquefois cette éruption de dartres s'étend à toutes les parties du corps; d'autres sont sujettes pendant plusieurs années à des érysipèles, à des furoncles, à des ulcères cutanés, etc. Si par un traitement peu rationnel, ces exhantèmes sont répercutés à l'intérieur, ils se reportent sur les viscères et rendent leurs fonctions languissantes; alors l'extérieur offre le caractère du dépérissement, la face s'amaigrit, se décompose, toute l'habitude du corps prend l'aspect de la consomption, qui annonce une terminaison fâcheuse.

Chez les femmes pléthoriques, on voit des gonflemens des articulations; les rhumatismes goutteux surviennent très-souvent. *Hippocrate* pensait que la goutte sans complication ne s'observait que chez les femmes qui avaient cessé d'être soumises à l'évacuation sanguine périodique : ce fait a été constaté par beaucoup d'observations. Souvent l'on voit certaines inflammations muqueuses résister à tous les moyens thérapeutiques, surtout lorsquelles se compliquent d'affections morales tristes et profondes. Ces causes morales prédisposent d'une manière singulière au cancer utérin : les affections cancéreuses des mamelles ne sont pas moins fréquentes chez les femmes qui ont été en proie à de cuisans chagrins.

Des maladies qui avaient cessé à l'époque de la première éruption menstruelle reparaissent quelquefois. « Cela a déjà été remarqué « pour les affections cutanées, dit M. le professeur *Désormaux*,

« mais je crois qu'il en est, jusqu'à un certain point, de même pour « la phthisie; du moins j'ai vu deux dames qui, après avoir été me- « nacées de phthisie vers l'époque de la première menstruation, ont « été délivrées des symptômes graves qu'elles éprouvaient dès que le « cours des règles fut bien rétabli, et qui à leur âge critique furent, « sans causes apparentes, attaquées d'une phthisie dont elles sont « mortes. »

Les affections générales dépendantes de la ménopausie sont moins fâcheuses que les maladies locales. Parmi celles-ci, les plus funestes sont celles dans lesquelles la substance même de l'organe est altérée; ainsi l'ulcère, le squirrhe, le cancer de l'utérus présentent plus de danger que toutes les affections cutanées, ou qui peuvent dépendre de la susceptibilité nerveuse.

Telle est l'exposition succincte des maladies qui peuvent entraver l'époque de la ménopausie : elles peuvent se compliquer avec toutes les maladies connues, et leur imprimer un caractère d'anomalie et de mobilité qui leur est étranger.

Moyens hygiéniques considérés comme préservatifs des accidens qui accompagnent la Ménopausie.

Les médecins de l'antiquité attachaient tant de prix à cette partie essentielle de la thérapeutique, qui a pour objet de guérir par le régime, que plusieurs d'entre eux la croyaient suffisante pour réparer la santé. Le régime varie suivant le tempérament et les maladies; convenablement dirigé, il est le meilleur et le plus sûr moyen pour prévenir les accidens si fréquens chez les femmes vers l'âge critique; « mais « malheureusement elles ont plus de confiance dans les médicamens, « les remèdes secrets qui leur sont vantés par d'autres femmes qui « font les très-entendues dans les maladies de leur sexe. Elles donnent « plus d'attention aux conseils que leur débitent *ces commères* qu'aux « règles de l'hygiène qui pourraient contrarier leurs goûts et leurs ha- « bitudes. » (*Gardien.*)

Le tempérament peut changer dans la femme comme dans l'homme, et s'effacer pour ainsi dire par le genre d'existence auquel l'un et l'autre sont soumis, et ce nouveau mode exercer sur leur santé comme sur leurs maladies une très-grande influence. Cependant, les causes qui agissent sur le tempérament des femmes ne sont point en si grand nombre que celles qui altèrent celui de l'homme. L'existence des femmes est moins variée; « les occupations de celles qui ont le bonheur « de travailler, a dit *Roussel*, sont presque partout les mêmes, et se « bornent à des travaux faciles qui facilitent l'exercice des fonctions, « et maintiennent la santé et la beauté; car le travail même excessif « est bien moins à craindre qu'une oisiveté absolue. »

Que les femmes élevées délicatement examinent le résultat de cette différence à l'âge critique, elles y trouveront les motifs les plus impérieux de se rapprocher de la simplicité naturelle, plus conforme qu'elles ne le croient aux grâces de leur sexe, et dont l'oubli leur prépare tant de maux par la suite. Qu'elles jettent leurs regards sur celles qui en général se sont moins écartées de ces mœurs, sur les laborieuses habitantes des campagnes; leur santé, au-dessus de ces *riens* qui souvent sont choses sérieuses pour l'oisive citadine, n'est guère ateinte que par les maladies communes à l'espèce, et auxquelles la condition humaine ne peut se soustraire.

Pour fixer le régime que la femme doit adopter, la belle division de la matière de l'hygiène, tracée par le professeur *Hallé*, est celle que l'on doit suivre.

A l'époque de la ménopausie, les femmes douées d'un tempérament sanguin doivent respirer un air pur et tempéré, et ne pas chercher trop scrupuleusement à se garantir des vicissitudes de l'atmosphère; leurs vêtemens ne doivent point être trop serrés, et les corps de baleine doivent être rejetés; leurs alimens seront en petite quantité et pris de préférence dans la classe des végétaux. Les femmes pléthoriques insisteront davantage sur la diète végétale; elles pourront retirer des avantages de la privation du souper, surtout lorsqu'elles éprouvent des menaces de suffocation. Elles doivent encore s'abstenir de viandes noires fortement animalisées, salées ou fumées.

Les boissons seront les moins alcoholisées possible, et l'usage de l'eau pure, ou des eaux minérales aigrelettes, ou bien celles acidulées par un acide végétal, seront celles qu'elles devront choisir de préférence pendant l'été.

L'exercice est indispensable aux femmes dans cette circonstance, mais il doit être modéré ; car autant il est alors avantageux, autant il deviendrait préjudiciable à la santé s'il était forcé : il doit être pris plutôt avant qu'immédiatement après le repas.

L'équitation est regardée, avec raison, comme un exercice peu convenable à cet âge de la vie des femmes ; elle pourrait déterminer des métrorrhagies auxquelles elles sont déjà si bien disposées : l'exercice à pied sera préféré à celui de la voiture, à moins que la malade ne soit trop faible. Il résultera de ces divers exercices que l'appétit en sera meilleur, que la digestion et les fonctions perspiratoires seront plus faciles, que le sommeil sera plus paisible, etc. ; en un mot, que la constitution se fortifiera et résistera avec énergie aux actions qui pourraient nuire. Le sommeil sera court, et les femmes éviteront avec soin les lits trop mous et trop chauds qui les excitent aux plaisirs de l'amour, plaisirs qu'il faut au contraire modérer le plus possible.

On doit combattre la mollesse de la fibre, la lenteur dans l'exercice de toutes les fonctions, le penchant à la paresse, l'engourdissement des facultés de l'âme, dans les femmes d'un tempérament lymphatique, au moyen d'une habitation élevée dans un air sec et vif, d'alimens succulens et dans lesquels l'osmazome se trouve en quantité notable, l'usage modéré du café et du thé, de boissons alcoholisées; par de fréquentes promenades à pied, exercice qui chez elles peut être porté jusqu'à la lassitude · en provoquant ou entretenant les excrétions au moyen des frictions sèches ; par les bains froids, etc. ; enfin par l'occupation facile et agréable de l'esprit : leur sommeil sera un peu prolongé.

La mobilité du tempérament où la susceptibilité nerveuse prédomine, rend difficile à fixer les lois hygiéniques qui lui conviennent ; les femmes qui en sont douées choisiront de préference leurs habitations sur le bord des grands fleuves, sur des sites boises où règne un air

doux et humide. L'extrême susceptibilité de leur peau leur fera un devoir de se bien couvrir la poitrine et les bras. Ces dernières considérations, les détermineront à prendre fréquemment des bains tièdes : l'exercice leur est indispensable ; et puisqu'il est vrai que la susceptibilisé nerveuse est en raison inverse de la force musculaire, c'est en fortifiant ce dernier système par l'exercice que les femmes rendront moins impressionnable le système nerveux.

On doit leur recommander la frequentation de personnes d'une société douce, d'une conversation agréable; on doit, au contraire, leur interdire sévèrement les promenades solitaires : « Car, dit *Roussel*, les « promenades solitaires augmentent assez souvent leur melancolie, et « deviennent pour elles une occasion de se livrer à tout le vide de leur « âme, à cette intempérance d'idées, qui les charment en fatigant « les ressorts de leur esprit, et aux extatiques visions dont elles se « repaissent ; de sorte que le fruit que ces personnes retirent de cet « exercice, est d'en revenir la tête et les jambes excédées, pour re- « tomber dans une inertie pire que celles dont elles voulaient par là « se garantir. »

Elles éviteront les alimens végétaux susceptibles de développer beaucoup de flatuosités dans le canal digestif, et elles préfèreront les viandes des jeunes animaux, très-abondantes en gélatine. Le sommeil prolongé sans être excessif, leur est favorable.

Dans quelques circonstances la susceptibilité nerveuse est portée chez certaines femmes à un tel degré, que la moindre impression suffit pour porter la terreur, l'espérance ou la crainte dans leur âme. Souvent elles voient arriver, avec un chagrin profond et des craintes excessives, l'âge critique, et se représentent l'avenir sous les plus sombres couleurs. On doit alors les rassurer, raffermir leur courage ébranlé, par des conseils et des raisonnemens solides, et leur faire connaître que les femmes qui arrivent à un âge avancé, sont en plus grand nombre que les hommes, etc.

Les affections de l'âme doivent être dans un calme parfait ; en conésquence, les femmes éviteront avec soin toutes les circonstances, tous les

lieux, tous les objets qui peuvent exciter des sensations trop vives ; c'est pour cette raison que l'exercice, pris dans une promenade publique, est bien moins avantageux pour elles ; elles fuiront la lecture des livres licencieux ou romanesques ; et pour le dire en un mot, elles préserveront les organes de la génération de toute excitation immédiate ou sympathique.

Les passions douces sont les seules qui leur conviennent, parce qu'elles sont plus analogues à leur constitution. Les femmes irascibles, celles qui se laissent aller au découragement, celles encore qui émoussent et épuisent leurs forces par quelques travaux laborieux de l'imagination, parviennent rarement à la vieillesse.

Les femmes doivent surtout éviter la dangereuse passion du jeu, parce qu'elle n'est pas moins funeste aux mœurs qu'à la santé, parce qu'elle produit le double effet de la paresse et d'une passion vive : « Parce que, dit *Roussel*, les personnes qui se livrent à cette passion, « le corps immobile, dans une atmosphère usée, corrompue, ont leur « esprit dans une agitation extrême, alternativement balottées par « l'espoir et la crainte, et ne sortent enfin de ce violent accès, que « pour se plonger dans des chagrins plus réfléchis. On conçoit que « rien n'est plus capable de troubler l'ordre des fonctions animales, « qu'un pareil défaut d'équilibre entre le physique et le moral, etc. »

Chez les femmes, le tempérament sanguin s'associe très-fréquemment avec le tempérament lymphatique et nerveux ; quelquefois l'un des trois prédomine, et exerce une influence particulière sur les maladies qui surviennent.

La saignée, les purgatifs, les exutoires, sont divers genres d'excrétions dont l'emploi methodique ne doit pas être négligé, soit pour prévenir, soit pour remedier aux maladies qui s'observent frequemment dans la ménopausie. L'usage de l'un de ces moyens doit être subordonné à la consideration du tempérament et du genre de vie.

De la saignée. Quoique la saignée soit fréquemment utile aux femmes à l'epoque de la ménopausie, on ne doit pas en faire un pre-

cepte général, mais la subordonner à certaines considérations qu'il est nécessaire d'apprécier, comme la pléthore locale et générale. Chez la femme plétorique et sujette à des évacuations sanguines abondantes, on peut prévenir les accidens par des saignées du bras, peu copieuses et souvent répétées dans les premiers temps, et en mettant ensuite un plus long intervalle entre chacune d'elles, parce que leur nécessité diminue à mesure que l'on s'éloigne de l'époque de la cessation de l'évacuation sanguine périodique.

Lorqu'il y a des signes de pléthore générale, comme un pouls plein et dur, une douleur de tête gravative, rougeur de la face, oppression, sommeil agité par des rêves effrayans, etc., l'expérience semble porter à préférer la saignée du bras à celle du pied, recommandée cependant par *Hoffmann;* car, si la saignée de la saphène agit comme révulsive, elle peut déterminer un afflux de sang considérable vers les organes de la génération, et à cette époque l'utérus se trouvant en état d'engorgement, l'on conçoit le danger de cet afflux.

Quand la pléthore est locale, ce que démontrent un sentiment de pesanteur dans la région hypogastrique, la sensibilité de la matrice excitée par une légère pression au-dessus des pubis, des lassitudes aux lombes, aux aines, dans les cuisses, on doit se restreindre à l'application des sangsues à la vulve, mieux encore à l'anus : mais on doit s'abstenir de cette application, si les femmes sont menacées de métrorrhagie.

Suivant M. le professeur *Landré-Beauvais*, l'application des sangsues à la vulve ne peut être utile que dans un très-petit nombre de cas; et il dit avoir observé que leur application immodérée, prolonge les accidens et occasionne quelquefois les maladies organiques de l'utérus. M. *Gardien* conseille de pratiquer cette saignée locale dans les régions où la douleur dépendante de l'affection de la matrice se développe, comme aux lombes, aux aines, aux cuisses; c'était aussi le sentiment du professeur *Hallé*.

La plethore est souvent simulée par des symptômes nerveux, sur-

tout dans la ménopausie ; et la saignée pourrait, dans cette circonstance, devenir funeste : M. *Jalon* rapporte que la saignée fut pratiquée, contre le gré de *Sydenham*, chez une femme atteinte d'affection nerveuse, et qui mourut quelques heures après. On peut présumer que la pléthore n'est qu'apparente, qu'elle dépend d'un état nerveux, quand elle se rencontre chez une femme de ce tempérament; quand elle a été précédée d'affections vives de l'âme, de chagrins violens; quand le malaise qu'elle cause se calme par les antispasmodiques; quand enfin les irrégularités menstruelles qui accompagnent l'âge critique coïncident avec des mouvemens nerveux ou convulsifs.

Des purgatifs. Ces sortes de médicamens passent dans l'esprit du public pour être constamment avantageux aux femmes, lors de la ménopausie. On croyait, par leur moyen, appeler sur le tube intestinal une humeur *peccante* retenue à l'intérieur, et qui aurait causé les plus grands ravages, si elle n'eût été évacuée. Depuis long-temps, on a reconnu combien cette opinion est erronée, et combien les purgatifs, loin d'être nécessaires, sont absolument inutiles. « Or, tout « médicament inutile, dit M. *Gardien*, peut devenir pernicieux, s'il « est actif. »

Fothergill s'est aussi élevé avec force contre ce genre de médication, employé lors de la ménopausie. Si ces médicamens sont, en général, nuisibles aux femmes qui ont atteint cette époque, leur administration doit être, sinon bannie de la thérapeutique qui convient aux accidens qui se developpent alors, au moins n'avoir lieu que lorsqu'un embarras gastrique ou intestinal viendrait compliquer les phénomènes de cet âge. Encore ces purgatifs doivent-ils n'être pris que parmi les médicamens dits minoratifs.

Des exutoires. L'utilité de ces moyens se réduit à un petit nombre de cas : « Si une femme, dit *Fothergill*, a été sujette aux érup- « tions cutanées, aux maux d'yeux, aux gonflemens glanduleux, etc., « elle peut tirer avantage d'un cautère ou d'un séton; ces exutoires

« peuvent convenir comme révulsifs, en établissant un centre d'irri-
« tation propre à changer les mouvemens de la nature, et à diminuer
« la disposition à une plethore locale, qui existe sur un organe essen-
« tiel à la vie. »

On devrait peut-être préférer les vésicatoires dans les cas qui nécessitent un exutoire; leur action est plus prompte, et ils agissent sur une plus grande surface, où ils établissent un point d'irritation qui soulage dans peu de temps les organes affectés.

Les exutoires, dit M. *Gardien*, d'après M. le professeur *Boyer*, sont peut-être nuisibles, par exemple, lorsqu'il existe une affection cancéreuse à l'utérus ou aux seins; alors on ne tarde pas à voir le lieu où ils ont été établis se changer en ulcère cancéreux.

N'ayant pour but que d'exposer d'une manière très-générale les phénomènes qui suivent la ménopausie, les maladies les plus ordinaires à cette époque, et les moyens hygiéniques préservatifs des accidens qui peuvent survenir, j'ai dû m'arrêter et ne pas entrer en de plus grandes considérations sur ce sujet. Il mériterait sans doute plus d'étendue et de développement que ne comportent les bornes d'une dissertation; mais il faudrait aussi plus d'expérience et plus de connaissance que je n'en ai pour bien saisir et coordonner toutes les parties d'un aussi vaste tableau. Heureux, si je suis parvenu à prouver à mes maîtres que j'ai retiré quelques fruits de leurs savantes leçons!

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*edente* PARISET).

I.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

II.

Quibus os uteri durum est, his necesse est os uteri clausum esse. *Ibid.*, *aph.* 54.

III.

Si fluxui muliebri convulsio et animi deliquium superveniat, malum. *Ibid.*, *aph.* 56.

IV.

A sanguinis fluxu delirium, aut etiam convulsio, malum. *Sect.* 7, *aph.* 9.

V.

Mensibus copiosioribus prodeuntibus, morbi contingunt; non prodeuntibus, ab utero fiunt morbi. *Sect.* 5, *aph.* 57.

VI.

Erysipelas foris quidem intrò verti, non bonum; intùs verò foràs, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 25.